

Dans le sillage de

LOUISE
ACKERMANN

~

SOURCES CROISÉES &
MORCEAUX CHOISIS



Louise Ackermann (1813-1890), figure singulière du paysage littéraire du XIX^e siècle, connut son heure de gloire, mais très vite préféra aux honneurs ses chiens et ses arbres fruitiers ; ses voisins la tenaient pour une grande défricheuse — il faut beaucoup de résistance, d'obstination, pour défricher. Son tempérament bien trempé la préservait de toute compromission et c'est résolument à l'écart de la vie mondaine qu'elle a travaillé son écriture.

C'était une femme forte, solitaire, perfectionniste (« Nos écrits sont comme les galets de la mer ; ce n'est qu'à force d'être roulés dans notre esprit qu'ils acquièrent du poli et de la rondeur. »). Elle utilisait son *Journal* comme un carnet d'ébauches ; ainsi il n'est pas rare d'y lire les premiers jets de ses *Pensées d'une solitaire*.

La colère l'animait : contre les dogmes, les clergés de tous poils (« Je suis l'incrédule religieux »), contre le fanatisme, les mensonges, la guerre. On peut la trouver pessimiste. C'est pourtant « l'amour pour le bien, pour la justice et l'humanité » qui la porte. Elle croyait à la connaissance, se méfiait des facilités. D'une grande curiosité, elle s'intéressait aux dernières découvertes scientifiques ; le cosmos en particulier la fascinait (« Je n'ai plus envie de voyager [...]. Les autres planètes seules me tenteraient. ») Elle laisse derrière elle une œuvre assez brève mais

intense, modelée par les remous de son caractère. Gourmande de rimes, intransigeante lorsqu'elle s'emporte, lyrique — on pourrait dire à fleur de peau — face aux misères de la condition terrestre, c'était aussi une femme simple (« Mes pâtés sont meilleurs que mes vers ») qui portait des chapeaux de pêcheur à la ligne. Une partie d'elle se moquait de tout, hors l'essentiel.

Toute sa vie, sa pensée n'a cessé d'être en recherche, occupée à creuser, semer, ôter les mauvaises herbes. Louise Ackermann a écrit comme elle défrichait, en femme indépendante, discrète, hors du commun.

C Jeanney

*Il s'en est fallu de bien peu que je
ne laissasse ici-bas aucune trace
de mon passage. Que la barque
s'engloutisse, mais qu'au moins elle
laisse derrière elle un sillage !*

UN TABLEAU VOLÉ AU MUSÉE ANNE-DE-BEAUJEU DE MOULINS VIENT D'ÊTRE RETROUVÉ

JOURNAL *La Montagne* ◇ 29 AOÛT 2017

~

Une œuvre du musée Anne-de-Beaujeu, à Moulins, volée le 8 octobre 1989, vient d'être retrouvée. Il s'agit du Portrait de Mme Ackermann, peint en 1886 par Marcellin Desboutin.

Le vol

Le dimanche 8 octobre 1989, pendant les heures d'ouverture du musée, le voleur s'empare de la toile représentant Louise Ackermann (1813-1890), poétesse française, en l'enlevant de son cadre et en la faisant probablement passer par une fenêtre.

Comment l'œuvre a été retrouvée

À l'occasion d'une importante exposition monographique sur l'artiste bourbonnais Marcellin Desboutin, prévue en octobre 2018, le musée a publié une annonce dans *La Gazette de l'Hôtel Drouot*, afin de rechercher des œuvres de l'artiste en mains privées. C'est grâce à cette annonce que le musée a retrouvé ce tableau volé en 1989.

En effet, un particulier, ignorant tout de son origine frauduleuse, a acheté cette toile il y a quelques années chez un antiquaire. Avec bonne foi, il s'est alors signalé au musée pour proposer son œuvre en prêt.

Grâce à des photographies prises au moment de son achat en 1981, l'identification de l'œuvre a été certifiée.

Comment le musée a revendiqué la propriété du tableau

Le musée Anne-de-Beaujeu dispose du label « musée de France ». Ses collections appartiennent donc au domaine public et sont, selon le code du patrimoine, inaliénables, imprescriptibles et insaisissables.

Ainsi, le musée peut à tout moment revendiquer ses biens détenus entre les mains d'un tiers sans limite de temps, comme c'est le cas ici. Aucun bien des collections ne peut non plus être vendu ou détruit.

La toile de Desboutin va donc retrouver sa place dans les salles. Son possesseur actuel, une fois informé du vol de cette œuvre, a accepté de bon gré de retourner l'œuvre. Il n'a reçu aucune compensation financière, la loi l'interdisant. Cette procédure à l'amiable évite ainsi au musée moulinois d'engager une quelconque procédure judiciaire envers le détenteur.

Le tableau vient de retrouver son cadre, qui avait été pieusement conservé par le musée bourbonnais. La réapparition de cette toile est d'autant plus opportune qu'elle s'intégrera à la prochaine rétrospective mettant Marcellin Desboutin à l'honneur, à compter d'octobre 2018.

Ariane Bouhours

Article reproduit avec l'aimable autorisation de
La Montagne et d'Ariane Bouhours

MARCELLIN DESBOUTIN
1823-1902

D'abord chanteur des rues, puis propriétaire du Palais de l'Ombrellino à Florence pendant 17 ans, il y travaille à ses gravures et compose *Maurice de Saxe*, un drame qui sera joué à la Comédie Française. Du fait de son train de vie fastueux, il est ruiné et débarque à Montmartre où il habite une sorte de baraquement dont le meuble principal est un escabeau.

Manet dit de lui : « c'est le type le plus extraordinaire de Montmartre » et l'introduit au café Guerbois, puis à la Nouvelle-Athènes où se retrouvent chaque soir Degas, Zola, Fantin-Latour, Mallarmé, etc. Desboutin aime « se reposer des fatigues de l'atelier » dans les cafés. Il est le modèle du tableau de Degas intitulé *L'absinthe*.

Émile Zola dit de lui : « ce qui me touche le plus chez Desboutin, sous son allure d'ancien chef de bande, c'est le travailleur acharné, l'artiste convaincu et d'une absolue bonne foi. » Il excelle dans l'art du portrait et réalise ceux d'Aristide Bruant, d'Eugène Labiche, de Zola, Renoir et Villers de l'Isle-Adam [et en 1886 celui de Louise Ackermann], ainsi qu'un bon nombre d'autoportraits (*L'homme à la pipe*, *L'homme au chapeau*, *Fumeur à la fourrure*). Pendant les dernières années de sa vie, il se retire à Nice avant d'y mourir le 18 février 1902.

Mme Ackermann d'après des lettres
et des papiers inédits (I)

PAUL-GABRIEL D'HAUSSONVILLE

EXTRAIT DE LA Revue des Deux Mondes ◊ 1892

~

La femme dont le nom est en tête de ces pages a eu son jour de célébrité et presque de gloire. [...] Ceux qui, à travers cette fin de siècle et ses préoccupations assez matérielles, ont conservé le culte de la poésie et le souci des questions philosophiques, ces rares-là n'ont pas oublié l'article [consacré] à un petit volume de vers récemment paru [en mai 1874] qui avait pour titre : *Poésies philosophiques*, et pour auteur une femme dont personne n'avait jamais entendu prononcer le nom.

Sainte-Beuve rapporte qu'au lendemain de la publication d'*Indiana*, tout le monde s'abordait dans la rue en échangeant ces mots : « Avez-vous lu *Indiana* ? Lisez donc *Indiana*. » De même au lendemain de l'article en question, tout le monde (tout le monde, c'est-à-dire mille personnes à Paris) s'abordait en se disant : « Avez-vous lu les vers de Mme Ackermann ? »

Question bientôt suivie d'une autre : « Qui est donc Mme Ackermann ? » [...] Grande fut la surprise quand on apprit que [c']était tout simplement une assez vieille dame, veuve depuis longtemps d'un érudit alsacien, qui vivait bourgeoisement en province de ses modestes rentes, venait rarement à Paris et n'était guère visible qu'en petite robe noire aux cours du Collège de France. [...]

PAUL-GABRIEL D'HAUSSONVILLE
(1843 -1924)

Homme politique français, avocat, essayiste et historien de la littérature. Son ouvrage intitulé *Les Établissements pénitentiaires en France et aux colonies* (1875) fut couronné par l'Académie française, où il fut élu le 26 janvier 1888 au fauteuil n° 27. Engagé en politique auprès du comte de Paris, il se préoccupa de questions sociales, et collabora à des quotidiens comme *Le Gaulois* ou *Le Figaro*. C'était un royaliste de cœur mais modéré et un catholique social et libéral en matière de religion. Il adhéra à la Ligue de la patrie française [organisation politique française, d'orientation nationaliste rassemblant les antidreyfusards] et publia, entre autres, des ouvrages autour des œuvres de Sainte-Beuve, Prosper Mérimée, Madame de La Fayette et Madame de Staël.

LOUISE ACKERMANN
AUTOBIOGRAPHIE - *Ma Vie* (1)

~

Je suis née à Paris, le 30 novembre 1813, de parents parisiens, mais d'origine picarde. Des laboureurs, des artistes, voilà mes ancêtres. Mon père, agrégé au tribunal de commerce de la Seine, quitta les affaires à trente-trois ans pour cause de santé, mais plus encore par amour de l'indépendance. Il se retira à la campagne avec sa jeune femme, sa bibliothèque et ses trois petites filles. J'étais l'aînée. Mon enfance fut triste. Aussi haut que remontent mes souvenirs, je n'aperçois qu'un lointain sombre. Il me semble que le soleil n'a jamais lui dans ce temps-là. J'étais naturellement sauvage et concentrée. Les rares caresses auxquelles j'étais exposée m'étaient insupportables ; je leur préférais cent fois les rebuffades. Celles-ci, d'ailleurs, ne me manquaient pas, surtout de la part de ma mère. La pauvre jeune femme s'ennuyait horriblement dans la solitude où son mari l'avait confinée, et était toujours de mauvaise humeur. Mes meilleurs moments étaient ceux que je passais, assise dans un coin du jardin, à regarder s'agiter les moucherons, les fourmis et autres insectes, les cloportes surtout. Je me sentais une sympathie toute particulière pour cette petite bête laide et craintive. J'aurais voulu, comme elle, pouvoir me replier sur moi-même et me dissimuler. De ce commerce il m'est resté une grande tendresse pour tout ce qui a vie. Quant aux enfants de mon âge, je les évitais, ne sachant ni jouer ni me défendre.

J'eus toutes les peines du monde à apprendre à lire, malgré ma bonne volonté et mon extrême désir de savoir. Je me souviens encore des regards de convoitise que je jetais sur la bibliothèque paternelle. J'attendais avec impatience l'heure où ses trésors s'ouvriraient pour moi. Les lectures que se faisaient entre eux mon père et ma mère, m'en donnaient déjà comme un avant-goût. Molière, La Fontaine, Racine, Corneille, résonnaient incessamment à mes oreilles. Je n'y comprenais rien, et cependant j'étais ravie.

Dès que je sus lire, je me précipitai avidement sur tous les livres qui se trouvaient à ma portée. Je n'oublierai jamais le plaisir que me fit un jour mon père en me donnant un Corneille complet pour mes étrennes. Ce fut certainement une des joies les plus vives de ma vie. C'est ainsi que j'atteignis mes douze ans.

Mon père, voltairien de vieille roche, m'avait soustraite jusque-là à tout enseignement religieux. Il m'aurait volontiers épargné cette première communion dont il s'était si bien passé lui-même. Mais ma mère, qui avait un sentiment très vif des convenances mondaines, tint absolument à me la faire faire. Je fus mise à cet effet en pension dans une petite ville voisine, à Montdidier.

Les premières ouvertures du catéchisme firent sur moi un effet foudroyant. Sérieuse à la fois et crédule, je pris au pied de la lettre les histoires de péché et de rédemption qui me furent débitées ; je les embrassai même avec une passion qu'on n'aurait guère attendue d'une enfant de mon âge.

J'étais pour mon entourage pieux un objet d'édification, quelque chose comme une sainte future. Il est certain que, si l'on m'eût laissée suivre ma pente d'alors, j'allais droit au couvent.

À mon retour à la maison, mon père fut effrayé des ravages que la foi avait exercés sur ma jeune âme. Dans l'intention de les réparer, il me glissa du Voltaire entre les mains. Peu à peu je me calmai et repris le cours de mes lectures, que la première communion avait interrompues. Je lisais de tout et pêle-mêle. Une traduction de Platon m'enchantait, mais la palme demeura aux *Époques de la Nature*, de Buffon ; ce livre m'élargit tout à coup l'horizon. C'est aussi vers ce temps que je commençai à rimer. À son tour, ma mère crut devoir s'alarmer. En effet, il y avait de quoi. Cette passion de lecture, ces velléités poétiques surtout, bouleversaient ses idées de bourgeoise sensée. Mes livres me furent retirés. J'en tombai malade ; il fallut me les rendre. Ma mère, dans un voyage qu'elle fit vers cette époque à Paris, exprimait à madame Massin, sa cousine, ses inquiétudes à mon sujet. Celle-ci, qui par état faisait grand cas des aptitudes qu'on voulait étouffer en moi, persuada ma mère qu'il fallait au contraire les favoriser. Je fus donc mise en pension à Paris, dans une grande institution dirigée par la mère de l'abbé Saint-Léon Daubrée, femme d'intelligence et de cœur. Dès mon entrée, les grandes se moquèrent de mes airs farouches ; je fus immédiatement surnommée l'ourson. En revanche, je ne tardai pas à être très bien notée auprès de mes professeurs. C'était en 1829, c'est-à-dire en pleine floraison romantique.

Le professeur de littérature, Biscarat, se trouvait être un habitué de la place Royale, un ami intime de la famille Hugo. Mes compagnes, en furetant dans mon pupitre, y avaient découvert des vers de ma façon. Elles en rirent beaucoup, mais pas longtemps. À peine madame Daubrée eut-elle eu vent de leur trouvaille, que la pensée lui vint de faire versifier ses élèves. Du coup, la classe entière fut mise au régime de l'alexandrin. Par une faveur toute particulière, le choix des sujets ne tarda pas à m'être laissé. Je n'y allais pas de main morte. Napoléon, Charlemagne, Roland, etc., y passèrent. Mes compagnes maudissaient leur curiosité et m'envoyaient à tous les diables. Le professeur était quelquefois si enchanté de mes compositions, de certains vers surtout, qu'il les portait tout chauds à Victor Hugo. Le grand poète lui-même n'a pas dédaigné de donner des conseils sur le rythme à la pensionnaire ; je ne les ai jamais oubliés. Ce même professeur, dont j'étais l'élève favorite et gâtée, pourvoyait à mes besoins littéraires ; ses poches étaient toujours pleines pour moi des productions du jour. Ajoutez à ces lectures l'étude de l'anglais et de l'allemand, Shakespeare, Byron, Goethe, Schiller, m'ouvrant à la fois un nouveau monde poétique, et vous aurez une idée de l'activité et des délices de ma vie de pension. Tout le monde était alors d'accord pour me prédire un bel avenir littéraire [...].

Mme Ackermann d'après des lettres
et des papiers inédits (2)

PAUL-GABRIEL D'HAUSSONVILLE

EXTRAIT DE LA Revue des Deux Mondes ◊ 1892

~

[...] L'imagination ne trouvait pas son compte aux résultats de l'enquête [sur Louise Ackermann], et comme la vieille dame était de mœurs simples et n'entendait rien à la réclame, comme d'ailleurs, depuis ses *Poésies philosophiques*, elle n'avait rien publié, sauf un petit volume de pensées peu fait pour ajouter à sa réputation, le bruit qui s'était élevé autour de son nom est tombé peu à peu.

Elle est morte il y a quelques mois, presque obscurément. Son nom était à demi oublié, et beaucoup, dans la génération nouvelle, l'entendirent à cette occasion prononcer pour la première fois. Quelques articles rapides dans les journaux de la semaine sont, jusqu'à présent, tout ce qu'elle a obtenu.

Est-ce assez ? Je ne le pense pas. Épars dans les œuvres de cette femme se trouvent peut-être quelques-uns des plus beaux vers du siècle. [...] Elle a peint, d'ailleurs, ce qu'aucun d'entre eux n'a jamais peint, c'est-à-dire les ravages que produisent dans une âme non pas l'amour et ses souffrances, non pas le doute et ses angoisses, mais l'incrédulité et ses révoltes. Toute sa poésie est là [...]. Le spectacle est triste, mais il a sa grandeur, et il est impossible de ne pas s'intéresser à la victime quand on la voit saignante, quand on la sent sincère. [...]

LOUISE ACKERMANN

Élan Mystique

EXTRAIT DE *Premières poésies*

~

Alors j'avais quinze ans. Au sein des nuits sans voiles,
Je m'arrêtais pour voir voyager les étoiles
Et contempiais trembler, à l'horizon lointain,
Des flots où leur clarté jouait jusqu'au matin.
Un immense besoin de divine harmonie
M'entraînait malgré moi vers la sphère infinie,
Tant il est vrai qu'ici cet autre astre immortel,
L'âme, gravite aussi vers un centre éternel.
[...]

LOUISE ACKERMANN
AUTOBIOGRAPHIE - *Ma Vie* (2)

~

[...] De son côté, l'abbé Daubrée crut devoir faire preuve de sollicitude à mon égard. Tout frais émoulu du séminaire, il me communiqua quelques chapitres de ses cahiers de théologie. L'effet ne s'en fit point attendre. Ces dogmes, que je n'acceptais ni ne rejetais, auxquels, occupée que j'étais ailleurs, je ne songeais même plus, ces dogmes, dis-je, m'apparurent tout à coup dans leur monstrueuse absurdité. Je ne pus que les repousser en bloc. Le bon abbé ignora toujours les résultats de sa théologie. Je me gardai bien de l'en instruire ; il en aurait été trop malheureux. L'envie de croire ne me manquait pourtant pas. J'étais certainement, au fond, de nature religieuse, puisque j'eus plus tard des rechutes de mysticisme. Quant à la foi proprement dite, elle m'était devenue à tout jamais impossible.

Au bout de trois années de pension, je rentrai dans ma famille, c'est-à-dire dans la vie à la fois bourgeoise et champêtre. Cette vie-là n'était pas non plus sans charmes. Dans la journée, chacun se livrait à ses occupations préférées. Mon père cultivait ses fleurs, ma mère surveillait ses récoltes (elle avait fini par prendre goût à la campagne et ne s'ennuyait plus du tout), mes sœurs travaillaient à l'aiguille ou s'occupaient du ménage ; moi, j'avais l'étude et la composition. Le soir, nous nous réunissions et faisons la lecture à haute voix et à tour de rôle. Les classiques étaient délaissés. J'avais introduit à leur place les

auteurs du jour : de Sénancour, Hugo, Vigny, Musset, etc. Chacun de nous était, en outre, abonné à un journal ou revue de son choix. Il n'y avait pour moi dans cette existence qu'un seul point noir. Le voici : nous avions pour voisines de campagne une dame veuve et sa fille, qui habitaient et habitent encore un vieux château des environs. Des relations s'étaient bien vite établies entre les châtelaines de Belinglise et les habitants de la Rêverie (c'était le nom de notre demeure). Ces dames recevaient beaucoup de monde pendant les vacances. On dansait au château, on y jouait des charades. Ma mère, qui craignait que ses filles ne prissent dans leur complet éloignement du monde des manières par trop rustiques, profitait avec empressement de cette occasion de les produire dans un salon. Mes sœurs étaient enchantées. Pour moi, je ne me laissais traîner à Belinglise qu'à mon corps défendant. J'aurais donné tout au monde pour rester à la maison avec mon père. Les hôtes du château furent bientôt dans le secret de mes répugnances, que d'ailleurs je ne cachais pas. C'était à qui me ferait des niches. La plus affreuse était de m'inviter à danser. Léopold Double, l'amateur bien connu d'objets d'art, alors élève de l'École polytechnique, était au nombre de ces mauvais plaisants. Sa sœur Mélanie, depuis madame Libri, une des femmes les plus intelligentes et les plus spirituelles que j'aie connues, ne m'épargnait pas non plus.

Mon père tombe malade. Il revient à Paris et y meurt presque aussitôt. Je perdais en lui le meilleur des pères. Nous avions le même caractère, les mêmes goûts. C'est lui qui me protégeait contre les

tracasseries systématiques de ma mère et les taquine-
ries de mes sœurs.

Il régnait dans ma famille, à côté d'un penchant très prononcé pour la littérature, d'invincibles préjugés contre les gens de lettres. Les relations littéraires me furent donc interdites. C'étaient cependant les seules qui m'eussent offert quelque attrait. Elles auraient certainement triomphé de ma sauvagerie native. Quelques respectables savants, Stanislas Julien, Letronne, Eichhoff me furent seuls permis. Privée de tout conseil et de tout encouragement dans mes tentatives poétiques, je renonçai à la composition sans rien perdre toutefois de mon amour pour la poésie. Les poètes restèrent mes amis uniques, et toutes mes études n'eurent jamais qu'un but : les comprendre et m'en pénétrer.

Je continuai à opposer une résistance respectueuse, mais invincible, aux tentatives de ma mère pour me mener dans le monde. Voyant qu'elle ne gagnait absolument rien sur moi, elle me laissa vivre à ma guise, c'est-à-dire enfermée dans ma chambre avec mes livres. J'obtins même d'elle, en 1838, qu'elle me laissât partir pour Berlin, avec une dame dont le beau-frère et la sœur dirigeaient dans cette ville une institution modèle de jeunes filles. Le directeur Schubart, qui me paraissait déjà vieux à cette époque et qui, cependant, doit vivre encore, car j'ai lu dernièrement dans la *Gazette d'Augsbourg* qu'il venait de publier la correspondance de son ami, le poète Rückert, le directeur Schubart donna tous ses soins à mon allemand, et je ne sortis de ses mains que complètement germanisée. Ma

permission d'un an expirée, je revins à Paris, mais non sans regret. Le Berlin d'alors était bien la ville de mes rêves. À peu d'exceptions près, ses habitants ne vivaient que pour apprendre ou pour enseigner. Les questions philosophiques et littéraires y passionnaient seules les esprits. Hegel était mort, il est vrai, mais Schelling faisait mine de ressusciter. [...]

Mme Ackermann d'après des lettres
et des papiers inédits (3)

PAUL-GABRIEL D'HAUSSONVILLE

EXTRAIT DE LA Revue des Deux Mondes ◊ 1892

~

Victorine Choquet [nom de jeune fille de Louise Ackermann] est née à Paris le 30 novembre 1813, de parents parisiens, mais d'origine picarde. Elle-même, dans une autobiographie courte et un peu sèche de ton, nous a donné sur son éducation quelques détails curieux. [...] Le résultat de cette éducation, assez décousue, fut de faire de la jeune Victorine une enfant à la fois retardée et précoce, d'humeur triste et inégale. Sauvage et taciturne, elle avait horreur des divertissements de son âge et ne se plaisait que seule au jardin, dans la société des moucheron, des fourmis, et surtout des cloportes. Elle se sentait autant de tendresse pour cette petite bête laide et craintive que d'éloignement pour les enfants de son âge.

« *J'étais au fond de nature religieuse* », paroles dont il faut nous souvenir, car elles sont chez elle l'explication de bien des contradictions. [...] elle était toute à la poésie. Elle ne se contentait pas de dévorer Shakespeare, Byron, Goethe, Schiller : elle rimait pour son propre compte, aux encouragements de sa maîtresse de pension, qui avait mis sa classe entière au régime de l'alexandrin, et de son professeur, qui montrait ses vers à Victor Hugo. J'ai tenu entre mes mains un petit album où ont été recueillis par elle-même quelques-uns de ses chefs-d'œuvre de pensionnaire.

[...] Elle ne passait qu'un an à Berlin, et elle en revenait pour perdre sa mère. Son père était mort quelques années auparavant, et cette double perte la plongeait dans une solitude morale dont elle sentait vivement la tristesse : « *Quand ma plus jeune sœur sera mariée, écrivait-elle à une amie, je tomberai tout entière dans une sorte d'existence sans but, sans intérêt, dénuée de tout ce qui fait que la vie est quelque chose, quelque chose de bon, ou plus souvent de mauvais, mais enfin, quelque chose. J'ai beau retourner mon avenir dans tous les sens, l'envisager sous toutes ses faces, je ne lui ai pas encore découvert un côté tolérable. — Qu'en ferai-je ? le ramènerai-je à Paris ? Je n'en crois rien. Le laisserai-je tranquillement s'éteindre et se perdre ici ? C'est triste, mais c'est encore ce qui va le moins mal à mon goût de repos et d'oubli.* »